

---

Nicolas Hatzfeld, Michel Pigenet, Xavier Vigna  
(dir.), *Travail, travailleurs et ouvriers d'Europe au  
XX<sup>e</sup> siècle*

Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2016

Judith Rainhorn

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/travailemloi/9427>

DOI : 10.4000/travailemloi.9427

ISSN : 1775-416X

**Éditeur**

DARES - Ministère du Travail

**Édition imprimée**

Date de publication : 2 novembre 2019

Pagination : 119-121

ISSN : 0224-4365

**Référence électronique**

Judith Rainhorn, « Nicolas Hatzfeld, Michel Pigenet, Xavier Vigna (dir.), *Travail, travailleurs et ouvriers d'Europe au xx<sup>e</sup> siècle* », *Travail et Emploi* [En ligne], 159 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2020, consulté le 07 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/travailemloi/9427> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/travailemloi.9427>

---

© Direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques (Dares)

# NOTES DE LECTURE

## Travail, travailleurs et ouvriers d'Europe au xx<sup>e</sup> siècle

Nicolas Hatzfeld, Michel Pigenet, Xavier Vigna (dir.)

Dijon, Éditions universitaires de Dijon, coll. « Histoires », 2016, 359 p.

*Lu par Judith Rainhorn\**

À l'heure où l'on débat de la possibilité d'un revenu universel non fondé sur l'activité professionnelle, cet ouvrage vient utilement rappeler la place qu'a longtemps tenue le travail comme principe organisateur des sociétés occidentales contemporaines et le rôle fondamental de l'ouvrier d'industrie comme incarnation du travailleur au xx<sup>e</sup> siècle. *Travail, travailleurs et ouvriers d'Europe au xx<sup>e</sup> siècle* est un livre polyphonique, né de compagnonnages, de projets collectifs et de rencontres, plus particulièrement des journées organisées au Centre Georges-Chevrier de l'université de Bourgogne en 2013.

Le souhait des organisateurs de ces journées était de « relancer la dynamique » de l'histoire du travail et des travailleurs, en y associant de nombreux historiens étrangers (Allemagne, Belgique, Espagne, États-Unis, Grande-Bretagne, Italie et Pays-Bas) afin de faire connaître leurs travaux et d'inscrire le renouvellement de l'histoire du travail hexagonale dans des questionnements partagés à l'échelle européenne, voire au-delà.

En cela, l'ouvrage est une réussite et il s'impose comme un livre pivot dans l'historiographie du travail en France, qui peinait, depuis les années 1980, à trouver un nouveau souffle dans la queue de comète d'une histoire ouvrière ayant longtemps accordé le primat aux bataillons d'ouvriers masculins de l'industrie lourde, des mines de charbon, de la métallurgie, des ports et du bâtiment, marqués par une forte syndicalisation et une adhésion collective au communisme. Mêlant état de l'art, bilan d'étape, ouverture de pistes de recherche et propositions de problématiques croisées, l'ouvrage prend incontestablement place comme un *moment* important au sein d'une historiographie en attente de renouvellements après une « longue période de dépression », selon les mots de Jean-Claude Daumas qui signe la postface de l'ouvrage.

L'invisibilisation rapide des ouvriers dans la société française depuis deux décennies et la transformation des grilles de lecture sociales au sein du monde intellectuel et politique ont en effet accompagné un effacement progressif du monde du travail industriel dans la production historique et, dans une certaine mesure, sociologique. Les causes de cet essoufflement sont à la fois endogènes et contextuelles : y ont participé ensemble la désindustrialisation massive du tournant des xx<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles, la désaffection désormais

---

\* Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Centre d'histoire sociale des mondes contemporains (UMR 8058).

acquise des classes populaires pour la gauche politique et syndicale – même si l’unanimité de cette adhésion idéologique était largement mythifiée – et la diversification des secteurs et des métiers – loin de la figure caricaturalement monolithique de l’ouvrier d’industrie, magasiniers, vendeurs, préparateurs de commandes, chauffeurs livreurs, agents de sécurité, ouvriers d’entretien, etc., constituent désormais une « nouvelle classe ouvrière » dont on peine à définir les frontières. La figure classique de l’ouvrier d’industrie militant, prégnante au XX<sup>e</sup> siècle, semble faire partie du passé, le regard se tournant désormais vers les classes populaires du tertiaire exerçant des activités de services dans une multiplicité d’emplois situés au bas de l’échelle des qualifications, souvent en intérim ou à temps partiel imposé (en particulier pour les femmes), marqués par la précarité, les faibles rétributions, la faiblesse de la syndicalisation. La transition de vocable, des « classes ouvrières » aux « classes populaires », ne suffit pas à rendre compte de ces nouvelles figures du monde du travail. Le projet de l’ouvrage consiste donc à lancer une impulsion pour qu’historiens et historiennes renouvellent les cadres de réflexion et les questionnaires, transforment les enquêtes et se saisissent des outils de l’interdisciplinarité et de la comparaison internationale pour féconder une nouvelle histoire du travail et des travailleurs au XX<sup>e</sup> siècle. Le pari comparatif à l’échelle européenne est au cœur du projet, puisque douze contributions sur la vingtaine que compte l’ouvrage portent sur d’autres pays européens que la France ou se placent d’emblée dans une dimension comparative.

*Travail, travailleurs et ouvriers d’Europe au XX<sup>e</sup> siècle* est construit en quatre parties. Il s’ouvre sur cinq bilans historiographiques portant sur les cas britannique (Arthur McIvor), belge (Éric Geerkens), allemand (Dietmar Süß), espagnol (Pere Gabriel) et français (Nicolas Hatzfeld, Xavier Vigna, Michel Pigenet). S’il ne peut être question de restituer ici le contenu de ces cinq essais, qui sont eux-mêmes des synthèses, il est évident que, outre l’utile point d’étape que chacun constitue, leur intérêt réside surtout dans la confrontation des uns avec les autres, qui offre aux lecteurs francophones un regard sur des historiographies voisines et pourtant souvent mal connues. Marcel van der Linden clôt cette partie en présentant un panorama de l’histoire ouvrière européenne à travers une chronologie qui décline les modalités des convergences et des divergences de l’historiographie du travail au cours du XX<sup>e</sup> siècle à l’échelle européenne, débouchant sur le constat réjouissant d’une transnationalisation des recherches et de collaborations intensives portées par des associations et des revues scientifiques internationales.

La deuxième partie s’intéresse à plusieurs formes de conflits et de mobilisations au sein des mondes du travail : à travers les cas des travailleurs de la Fiat à Turin (Stefano Musso), des grandes grèves générales qui ont secoué l’industrie belge dans les années 1930 (Francine Bolle) et en 1960-1961 (Samia Beziou), des conflits au cœur des chantiers navals espagnols (Ruben Vega), les auteurs interrogent la vigueur et les modalités de combat du monde ouvrier, que Xavier Vigna questionne en longue durée dans le cas français en s’intéressant à l’atténuation de la violence des mobilisations du travail.

Six contributions se penchent, dans la troisième partie, sur la segmentation du marché du travail et sur les transformations des frontières catégorielles entre les

travailleurs, montrant avec pertinence que le renouvellement du regard passe également par le déplacement de l'enquête sur les marges du monde du travail ou sur des catégories aux statuts et parcours professionnels spécifiques. Le travail féminin (Cristina Borderias), les groupes occupant des positions particulières sur le marché du travail, comme les femmes et les immigrés (Anne-Sophie Bruno), les travailleurs coloniaux et de couleur (Tyler Stovall), les ouvriers et employés des activités de services telles que les transports ferroviaires ou les services de santé (Christian Chevandier), le monde marginal des artisans (Anna Pellegrino), ou encore la figure intermédiaire controversée du contremaître (Ferruccio Ricciardi) viennent tour à tour éclairer les caractéristiques longtemps occultées d'un monde du travail que l'historiographie a lu de façon souvent monolithique, c'est-à-dire partielle.

Enfin, la dernière partie du livre est consacrée à quelques « constructions collectives » qui ont traversé le monde du travail et dont les ouvriers ont été les acteurs ou les objets au cours du siècle. Les constructions conventionnelles et juridiques du premier xx<sup>e</sup> siècle, élaborées entre le « moment 1900 » de la réforme sociale et la brève effervescence du Front populaire, sont abordées dans une perspective comparative européenne, à propos des conventions collectives (Laure Machu) et de la question du placement (Ad Knotter). Michel Pigenet offre une réflexion stimulante sur la question des échelles spatiales et temporelles de l'action collective. Marion Fontaine interroge la figure à la fois spécifique et emblématique du mineur de fond, construction collective archétypale de l'ouvrier du xx<sup>e</sup> siècle héros et martyr. Enfin, Nicolas Hatzfeld dresse une chronologie et ouvre des questionnements féconds sur le champ récent de l'histoire de la santé au travail.

À lire l'ensemble de l'ouvrage, on ne peut que constater le foisonnement impressionnant des recherches, les convergences de nombreux travaux qui gagnent à se confronter et la richesse d'approches transversales innovantes autour des marchés du travail, des expériences de travail, des mobilisations collectives non institutionnalisées, etc. On regrette, bien sûr, que la plupart des essais, pour des raisons de volume général de l'ouvrage, survolent des recherches que l'on aimerait approfondies, mais du moins celui-ci crée-t-il le désir de poursuivre les lectures tous azimuts. En cela, *Travail, travailleurs et ouvriers d'Europe au xx<sup>e</sup> siècle* atteint son objectif et emporte la conviction. Le renouveau de l'histoire ouvrière et de l'histoire sociale du travail et des travailleurs est bien là, buissonnant depuis les années 2000. Dans la foulée du colloque de Dijon, la fondation de l'Association française d'histoire des mondes du travail (AFHMT), dans une optique résolument trans-périodique, est le signe de ce dynamisme. Petite sœur de la Società italiana di Storia del Lavoro (Sislab), fondée l'année précédente, elle a contribué avec elle à la constitution d'un réseau européen d'histoire du travail (European Labor History Network, ELHN). Le succès des deux premières conférences organisées par ce réseau européen, à Turin en 2015 et à Paris en 2017, qui ont accueilli plusieurs centaines de participants venus de toute l'Europe – la troisième édition a eu lieu à Amsterdam en septembre 2019 – montre la puissance de cette impulsion nouvelle. « Relancer les dés » souhaitaient les directeurs de l'ouvrage : voilà un objectif tenu, dont la fécondité ne fait pas de doute.